N° 10. Le Numéro : 0 fr. 25 Mercredi 2 Janvier 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Mercredis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an

Directrice : **Colette REYNAUD**
Rédaction et Administration : **10, rue Montmartre (II^e^)**
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an

LES FAUX AMIS

Illustration d'André Perroud

SOMMAIRE

Bonne Année	La Voix des Femmes.
Libres propos	Marianne.
Insomnie	Louise Bodin.
Un regard sur les ruines	Buray-Degroud.
Ses Yeux	Alfred Fabrègues.
La Conférence Confédérale sans Femmes	Georges Yvetot.
La Vie et la Mort	Noël-E. Garnier.
La Femme à l'usine	Marcelle Capy.
Mort aux Pacifistes	Fernand Morelle.
Croquis de Paris	Jeanne Deuil-Perot.
Le Vote des Femmes	J. Raymond.
Menus faits	Erm.
Un cas de Psychose littéraire	Waldemar George.
La Voix des Autres	Le Laryngologiste.

Illustration d'André Perroud

Bonne Année

A nos lectrices, à nos lecteurs, nos meilleurs vœux de bonheur et de prospérité !

Que l'année 1918 ramène dans nos foyers les êtres chers tant attendus.

Que la Paix soit le don de la nouvelle année et qu'à l'avenir, dans l'attente, la liberté et le travail, les humains de haute conscience sachent la maintenir partout.

La Voix des Femmes.

Libres Propos de Marianne

..... CENSURE .....

Insomnie

Mon Dieu, mon petit, comme tu as grandi vite ! Il y a quarante mois, tu te souviens, lorsque nous sommes restés seuls, tu sanglotais dans mes bras, comme un tout petit, et je sentais, secoués à se rompre, tes épaules frêles, ton buste étroit de gamin maigre...

Il nous avait dit, la voix tremblante : « Je serai de retour à Noël. » Je n'avais rien pu répondre ; je savais bien qu'il ne serait pas de retour à Noël, mais ma pensée n'avait pas eu le courage d'aller plus loin que l'année révolue.

Un an, je m'étais fixé un an. Un an, quel gouffre devant nous !

Et pour toi, mon petit, il me semblait que j'avais tant de temps devant moi, que jamais, jamais ce temps ne s'épuiserait. Et les mois, les années ont passé. J'ai vu, dans la terreur, cette fuite des mois et des années.

Comment le temps peut-il passer si vite, lorsqu'il est si pesant, si accablant ?

Et maintenant, l'âge des jeunes classes, diminué chaque année d'un printemps, s'est rapproché de ton printemps à toi. Pourquoi as-tu grandi si vite ? Je ne te viens plus guère qu'à l'épaule ; tes épaules sont larges, ton buste vigoureux et tu ne pleures plus.

Je suis un peu déconcertée devant toi. Je ne connais pas bien un garçon de ton âge. J'hésite et je tâtonne devant ton cœur et devant ton front.

C'est une sève bouillonnante, un jeune arbre dont les rameaux fusent de tous les côtés. Une science livresque qui déborde à grands flots : du pédantisme, de l'enthousiasme, de l'égoïsme, du dédain, de la générosité, de la crédulité, et surtout de la joie ; la vie qui s'affirme en toi et qui veut ignorer tout ce qui n'est pas sa puissance et son droit.

De l'affreuse tragédie, tu ne veux rien savoir. Tu mets une certaine affectation à ne jamais lire les journaux. Les discussions, les notes, les messages, tous ces millions de mots par lesquels le pauvre esprit humain essaye de se frayer un chemin vers la Vérité, vers la Justice, tous les mensonges des uns, les protestations des autres, même les cris de douleur, tu n'en veux rien entendre. C'est beaucoup plus simple que tout cela ! Tu ne dis rien, mais tu attends, et, dans le fond, dans le fond, avoue-le, tu espères !

J'ai surpris tes yeux d'envie et d'admiration pour Francis, pour ton cousin Sylla.

Ils ont vingt ans, un galon d'or sur la manche, la croix de guerre sur la tunique. Ils commandent à des hommes, à vingt ans ! Ils ont un beau harnachement de cuir fauve, et de l'argent de poche plein leurs poches. Ils ont été blessés, ils ont de la gloire, et des marraines. Mais tu oublies celui qui n'est plus là, celui dont la jeune silhouette bleue m'obsède et me tourmente. Celui-là, tu l'oublies ! Il a tournoyé sur le bord d'une tranchée allemande, le matin d'une attaque. Une balle en plein front, dans ce front d'enfant, entre ces deux yeux si limpides et si purs de créature qui ne sait pas encore ce que c'est que le mal. Je ne veux pas y penser ! Il a tournoyé et il s'est abattu, et son jeune corps est resté là, des semaines, des mois, jusqu'à la pourriture. Mais non, tu n'oublies pas. Seulement, n'est-ce pas, c'était tout naturel ; ce devait être ainsi.

Ah ! jeunesse, jeunesse riche de sang et de force, et d'avenir, enfants prodigues d'une vie en pleine aurore et dont le crépuscule ne vous tourmente pas !

Enfants, jeunes guerriers, jeunes héros, est-ce un bien, est-ce un mal que vous soyez ainsi ? Peut-être les tyrans, les despotes, les mauvais bergers « n'osent-ils » que parce qu'ils savent que la source est intarissable de votre sang rouge et prodigue, heureux de se prodiguer, comme intarissable est la sève des printemps successifs.

Ah ! le cri animal de la femelle à qui on arrache son petit, la protestation de toute la chair, l'instinct de défense et de protection, me faudra-t-il donc un jour les bâillonner sur ma bouche, faudra-t-il donc que je me lie les mains et que je me laisse attacher au poteau ?

Je le ferai quand l'heure viendra, si elle vient, tu le sais bien. Je ferai comme elles l'ont toutes fait. Mais, mon petit, mon cher petit, si « cela » doit être que tu sois le dernier que « cela » soit fini.

..... **CENSURE** .....

Louise BODIN.

Un regard sur les ruines

Midi !... Le soleil haut dans le ciel verse sa lumière sur la campagne.

La vieille ferme où jadis, à cette heure, les gars et les filles dormaient pêle-mêle dans l'ombre, sur le foin fleurant bon le printemps et l'amour, où les poules s'enfouissaient dans le sable pour trouver un peu de fraîcheur, où les bœufs allongés dans l'herbe ruminaient lentement attendant de reprendre le joug pour tirer la charrette ;

La vieille ferme où étaient en paix des gens simples et bons comme la Nature, ne demandant rien que la santé et le travail qui donnent la gaîté ;

La vieille ferme n'est plus !...

Des hommes sont passés là, se poursuivant ; ils ont meurtri les murs d'engins que leur science a su perfectionner, et, pierre par pierre, la demeure ancestrale des gens et des bêtes s'est écroulée...

L'habitation d'abord, comme si le progrès voulait se venger sur les humains de l'abus qu'on fait de lui ; puis la grange où tant de gerbes avaient été entassées par des bras robustes ; puis les étables d'où les bêtes s'étaient enfuies affolées.

Et maintenant, la tourmente passée, la mort semble restée à chaque pan de mur, à chaque branche d'arbre brûlée par la poudre ; la désolatiion est dans la mare désormais sans canards, dans le verger désert que des mains de femme soignaient autrefois avec tant de joie...

La mort !... Mais non, la mort n'est pas partout, on ne tue pas la Nature. La vie, au contraire, s'atteste quand même dans le brin d'herbe qui reverdit, dans le myosotis qui ouvre ses fleurs pareilles à des yeux bleus d'enfant, pleins d'innocence et de gaîté ;

La mort !... Mais non, la mort n'est pas partout, la cour est bourdonnante de mouches ; un lilas épargné par le feu y répand le doux parfum de sa grappe épanouie ; et voici, sortant d'un appentis en ruines, son poulailler qu'elle n'a pas abandonné, une poule qui jette dans l'air le cri par lequel elle annonce sa ponte.

La mort !... chose d'un jour ; terreur d'un moment, la Vie plus forte te terrasse, et la douce et puissante Nature la fait surgir des cendres mêmes.

Mme G. BURAY-DEGROUD.

Acheter vos Livres à la Librairie

DE LA

VOIX DES FEMMES

C'est soutenir le Journal

SES YEUX

Des yeux dont le mystère accroît la profondeur —
Enfantins dans la joie, sublimes aux soirs graves —
Où le fil des pensées ne souffre nulle entrave —
Des yeux qui, de ma vie, sont l'unique lueur !

Leur clair regard qui baigne et chavire mon cœur,
Où mon désir vient s'accrocher comme une épave,
— Et dans l'ombre des cils, leur expression suave :
Leur rythme en se posant — hardis ou cajoleurs.

J'ai mis en ces yeux-là, mes espoirs et ma vie —
Oh ! mes efforts pour leur bonheur, l'immense Amour
Eclos à leur lumière —Idéal !... Harmonie !

J'ai besoin d'eux !... *En leur absence, mon pas lourd,*
Se traîne par la nuit... Pourtant, je sacrifie,
A ces yeux-là, puisqu'il le faut, toute ma vie !

Alfred FABREGUES.
(Sensations et Délires.)

La Conférence Confédérale sans Femmes

Elle est terminée et elle fait parler d'elle. Tant mieux. Cent trente-sept délégués représentaient cent soixante organisations : Fédérations ou Unions de Syndicats.

Bien entendu, les femmes brillaient par leur absence.

Craignait-on pour elles l'atmosphère de bataille qui devait, du commencement à la fin, peser sur les débats ?

Non, n'en croyez rien, ce n'est pas par délicatesse que l'élément féminin ne figurait point à une réunion où l'on prétendait représenter le monde organisé du travail salarié en France. Mais c'est, tout simplement, parce que la femme n'a pas encore l'étoffe d'une militante. C'est profondément regrettable, mais c'est ainsi.

Je vous en parle savamment : bien rares sont les femmes militantes, surtout dans le monde ouvrier. Pourtant, là est bien leur place.

En revanche, quand elles se mêlent de quelque chose, c'est toujours supérieurement que les femmes s'en acquittent. Dans le monde savant, Clémence Royer comme Mme Curie resplendissent. Dans le monde révolutionnaire, une Louise Michel — la bonne Louise — fait très bien auprès des plus belles figures mâles disparues comme celles d'un Jules Vallès, d'un Blanqui, d'un Elysée Reclus, d'un Ferrer et tant d'autres. Dans le monde littéraire ou artistique, il est des gloires féminines qui surpassent de beaucoup celles de nos meilleurs écrivains et artistes. Bien entendu aucune d'elles ne fut ou n'est de l'Académie. Et c'est tant mieux pour elles. Qu'aurait fait, dans ce monde de faux hommes, une seule vraie femme ? Il en est même une, Marcelle Tynaire, qui refusa, paraît-il, d'être de la Légion d'honneur.

Dans le journalisme contemporain, une femme — Mme Séverine, pour ne pas la nommer — symbolise la propreté professionnelle et aux divers moments où les hommes sont odieusement changeants, ou pris de folie subite, elle sait rester toujours noblement pitoyable et superbement bonne. Sa plume talentueuse est toujours trempée dans la même encre qui étale sur divers journaux, avec le bon sens et la raison, le sentiment et la bonté.

D'autres femmes encore marchent sur les traces de Séverine et, si je ne craignais de froisser leur modestie, je dirais leurs noms à côté de ceux bien connus de Louise Bodin, de Marcelle Capy, de Véra Starkoff, etc.

Mais, dans le monde ouvrier, hélas ! chacune des bonnes militantes de syndicats restent modestement dans le rang et laissent aux hommes le soin de très mal traduire leurs sentiments. C'est un tort, car les femmes qui ont osé affronter les réunions publiques s'en sont joliment bien tiré.

Je me souviens d'une bonne mère, d'une brave femme, d'une digne épouse, et, surtout, d'une excellente camarade qui, parlant au nom d'une très forte organisation, fut toujours à la hauteur de sa tâche. Vous voulez que je la nomme, eh ! bien, ce fut Mme *Jacoby*, de la Fédération des Tabacs. C'est elle qui, un jour, envoyée en délégation auprès du patron, c'est-à-dire du ministre des finances (un homme dont on parle beaucoup aujourd'hui), sut lui tenir tête et obtenir satisfaction :

« — Ah ! lui dit-elle, Monsieur le ministre, vous n'avez pas beaucoup de cheveux, mais vous avez beaucoup de toupet. Pourtant, vous ne m'influencerez pas comme un simple électeur ; si, demain, la camarade qui fut injustement déplacée n'est pas réintégrée à sa place, ce sera aussitôt la grève dans toutes les manufactures du pays !... »

Et, le lendemain, la dame en question fut réintégrée et la justice ouvrière satisfaite. Le fier ministre avait capitulé devant cette honnête militante.

Faut-il dire aussi que, bien souvent, la femme prendrait facilement rang parmi les militantes si l'imbécile autorité du mari et la sournoise influence de la police ou les stupides « *qu'en dira-t-on* » de l'entourage ne venaient à l'assaut de ses bonnes intentions.

Parmi nos œuvres à côté, c'est-à-dire parmi les institutions de solidarité où s'affirmeraient si bien tout le savoir, toute la tendresse, toute la probité, tout le dévouement de la femme, on semble l'avoir mise de côté. Il y a très peu d'institutions qui aient une femme de cœur et de raison pour comprendre, ainsi qu'une femme de tête et de sens pratique pour diriger. Je ne connais guère que l'œuvre de Madeleine Vernet, l'*Avenir Social*, où, depuis douze ans, se dépense courageusement, de toutes les manières, l'excellente femme.

Madeleine Vernet aurait pu se confiner dans la littérature, où elle excelle. Sa prose est claire, ses vers sont d'une belle inspiration et rien d'elle qui ne tende à faire aimer la Beauté dans ce qu'elle a de bon et la Bonté dans ce qu'elle a de beau. Pourtant, avec une ténacité surprenante, une persévérance admirable, Madeleine Vernet continue d'élever, d'éduquer des petits auxquels la guerre a pris un père et la misère une mère. Bien plus, elle a le courage de maintenir son institution sur des principes admirables d'humanité et de liberté.

..... **CENSURE** .....

.. C'est peut-être ce souvenir qui contribua à établir l'entente entre majoritaires et minoritaires au sein de la Commission qui rédigea l'ordre du jour. Cet ordre du jour peut se résumer ainsi :

1° *Affirmation en faveur de la paix ;*
2° *Reprise de l'action internationale ;*
3° *Fixation des conditions de paix par l'acceptation de celles soumises à tous les belligérants par la Révolution russe.*

De tous les débats de la Conférence, voilà les résultats.

Je crois, vraiment, que les femmes absentes à cette Conférence auront ainsi satisfaction, car je n'en doute pas, si les femmes avaient eu voix aux délibérations, elles eussent certainement changé la minorité en majorité.

En combien d'autres occasions encore, en combien d'autres assemblées les femmes auraient de multiples raisons d'être représentées.

Aussi faut-il que demain la Femme ait sa place partout, car, rien de ce qui regarde l'humanité ne peut lui être étranger.

Ouvriers, militants syndicalistes, donnons l'exemple : ouvrons nos rangs : Place aux femmes !...

La parole est à la Femme de cœur, comme l'action est à l'homme de conscience et de volonté.

En vérité, je vous le dis, s'il en avait été ainsi depuis dix ans, dans tous les pays, nous n'aurions pas la guerre depuis bientôt quatre ans !... Car la Femme c'est la Paix, car la Femme c'est l'Amour !

Georges YVETOT.

La Vie et la Mort

La Vie et la Mort se donnent la main
et nous ont guidé par l'étroit chemin
qui va de la Peur à l'Espoir — humain !

La Vie et la Mort ont même visage
et l'heure ignorée a marqué leur âge
sur des fronts soumis, sur des fronts d'orage...

La Vie et la Mort ont les mêmes mots
pour nous convier à l'oubli des maux
et leurs gestes sont communs et normaux...

Jusqu'au carrefour d'où vient la relève
la Vie et la Mort ont marché sans trêve
sur des yeux défunts — sur des yeux de rêve...

Jusqu'au carrefour où un soldat meurt
la Vie et la Mort font couler des pleurs.
Mon Dieu ! dites-moi sur quelles douleurs ?

Noël-E. GARNIER.

(Tranchée Heilborn, :23 août 1916.)

Le poëme « La Voix des Femmes », paru dans notre dernier numéro, est de notre confrère Noël-E. Garnier, extrait du « Don de ma Mère », en préparation.

LA FEMME A L'USINE

par Marcelle CAPY

Une heure. Deux heures. Trois heures. L'aube balaie les vitrages. Les visages se décomposent. Les yeux s'enfoncent, les joues se creusent, les lèvres s'abaissent. Les bras meurtris demandent grâce. Les jambes fléchissent. Le regard fixe, la bouche lourde, le corp appesanti, les vêtements collés à la peau, mes compagnes s'agitent dans le demi-jour blême. C'est l'heure de la grande fatigue. C'est l'heure de la grande volonté. Il faut produire, quand même. Il faut produire, car la machine commande et qu'au dehors la misère guette. Il faut produire pour que les enfants aient la becquée. Il faut souffrir l'heure mauvaise si l'on veut vivre encore. Plus un mot. Plus un rire. Les dents serrées, livides, les femmes luttent pour le pain. Elles ont des faces ravagées de vieilles et pourtant aucune n'a plus de trente ans... Elles peinent ainsi depuis quinze nuits. Elles peineront ensuite quinze jours et les nuits infernales les reprendront. L'atelier a une tragique grandeur.

Je suis épuisée. J'ai mal aux jambes, aux bras, aux épaules, aux mains. Ma tête est vibrante de fièvre. Le cauchemar

se poursuit. Quand donc sera-ce fini ? Les obus dévorent la vigueur des corps. Lorsque vient enfin l'heure de la délivrance, ce sont des loques que l'usine jette à la rue.

Tantôt assise, tantôt debout, j'ai contrôlé ogives, corps d'obus, diaphragmes. J'ai charrié des engins, manié le marteau. Je me suis penchée sur les chaudières où fumait la résine en ébullition. J'ai plongé mes doigts dans le suif et soupesé les balles rondes des shrapnells. J'ai rencontré une acrobate, des commerçantes, des couturières, des fleuristes venues à l'usine faute de mieux.

J'ai expirimenté l'écrasante besogne que je vais essayer de décrire. L'obus shrapnell rempli passe à la balance, puis à la « cloche », appareil destiné à prendre la mesure entre la ceinture et les arcs générateurs de l'ogive. L'ouvrière — toujours debout — saisit l'obus, le porte sur l'appareil dont elle soulève la partie supérieure. L'engin en place, elle abaisse cette partie, vérifie les dimensions, relève la « cloche », prend l'obus et le dépose à sa gauche. Chaque obus pèse sept kilos. En temps de production normale, 2.500 obus passent en onze heures entre les mains de cette femme. Comme elle doit soulever deux fois chaque engin, elle soupèse en un jour 35.000 kilogrammes...

J'ai pris la place de cette ouvrière. J'ai fait fonctionner la « cloche ». Au bout de trois quarts d'heure, je me suis avouée vaincue. J'ai vu ma compagne toute frêle, toute jeune, toute gentille, dans son grand tablier noir, poursuivre sa besogne. Elle est à la «cloche » depuis un an. 900.000 obus sont passés entre ses doigts. Elle a donc soulevé un fardeau de sept millions de kilos. Arrivée fraîche et forte à l'usine, elle a perdu ses belles couleurs et n'est plus qu'une mince fillette épuisée. Je la regarde avec stupeur et ces mots résonnent dans ma tête :

Trente-cinq mille kilos...

J'ai vu la forge, les lingots rouges. J'ai vu des hommes haleter, le torse nu, à la gueule des fours. J'ai vu — enfer moderne — la chair humaine souffrir dans le vacarme et la chaleur torride environnée de lueurs d'incendie. Et j'ai ressenti la pitié la plus ardente que j'aie jamais éprouvée.

Avant mon départ, le directeur voulut connaître mes impressions. Je lui fis mes doléances : surmenage, travail de nuit exténuant, repos trop courts, manque d'hygiène... Hélas ! c'est la guerre... Il m'a assuré que le calme revenu il garderait des ouvrières pour exécuter des travaux plus pacifiques. Souhaitons qu'une organisation meilleure leur assure moins de peine.

Et maintenant j'ai sur ma table l'obus que me donnèrent mes compagnes d'usine. Il est raide et sans grâce. Il est le parfait outil de mort. Je songe au labeur immense dépensé pour qu'il soit cette chose infernale semeuse d'épouvante. Je pense à la sueur qu'il a fait couler, aux gestes accablés de bras meurtris, à la jeunesse vouée au tourment des machines. Je lis les mots de souvenir écrits sur l'acier et il me souvient de ce que me disait l'une lorsque je suis partie :

— Merci... défendez-nous.

Femmes de vingt ans, femmes de trente ans, jolis visages, frêles silhouettes, mamans... Je ne les oublierai pas. Pour préserver leur vie et celle des leurs, elles donnent chaque jour la fleur de leur jeunesse, la fleur de leur santé.

Parce que je les ai vues à l'œuvre, parce que j'ai vécu de leur vie, parce que j'ai peiné de leur peine, parce que j'ai souri et souffert avec elles, je les aime mieux.

Ce soir, dans le calme adouci, j'ai délaissé la blouse noire qui nous faisait semblables. Mais il me reste le souvenir vivant de leur effort. J'ai aux oreilles le bruit des métiers et de leur souffle rapide. J'ai dans les yeux l'image de leur grâce esclave de la vitesse et du besoin.

Ne dites jamais que les ouvrières d'usine sont des privilégiées. Ne vous riez jamais de leur peine. Ne jugez jamais leur travail à la légère. Dites-vous comme je me dis à cette heure :

— Il faut avoir faim pour faire ce métier...

Que de courage ! que d'effort et que de misère...

Et tandis que je contemple l'obus cruel et que ma plume trace sur le papier blanc les dernières lignes de mon enquête — ne m'en veuillez pas — j'ai la gorge serrée et les larmes me viennent aux yeux.

Marcelle CAPY.

Mort aux Pacifistes

Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir. Il est des gens qui font de l'humour sans s'en douter. Monsieur le député Jules Delahaye est de ceux-là.

Pour donner des gages d'amitié à un gouvernement qui a eu « l'énergie » de poursuivre la vaillante militante Hélène Brion, coupable surtout d'avoir un cœur trop sensible en une époque où l'horreur règne partout, ce député royaliste vient de déposer une proposition de loi qui ne tend à rien de moins que la condamnation à la peine de mort de ceux qui auront, depuis 1914, proféré un propos pacifiste.

Sans nous arrêter au ridicule de ce député qui se donne des attitudes d'oracle du parti de Gamelle et qui, vrai placier en discours interminables autant qu'insensés, ne rate pas une occasion de tenir la tribune, ce qui ayant pour effet de faire le vide dans la salle des séances, a fait surnommer ce fameux Jules, par un collègue gouailleur : « le nettoyeur des travées », il nous semble tout de même que le pays attend d'autres manifestations de ses élus, que des galéjades inconsidérées.

Le gouvernement s'est arrêté à la proposition et il semble vouloir l'adopter, avec de petites modifications. La peine de mort serait remplacée par de bonnes années de prison.

C'est de la démence ! Car, à part quelques énergumènes ou profiteurs, qui donc n'est pas pacifiste en France ? Qui demanderait à continuer jusqu'à l'épuisement complet de la nation la lutte si elle pouvait être arrêtée avant peu dans d'assez bonnes conditions ? Qui a voulu la guerre dans notre pays, à part les chauvins hystériques qui forment la clientèle de *l'Action française* ou des *Croix* diverses ? Faudra-t-il donc pour faire plaisir au vertueux patriote Delahaye, arrêter en bloc la quasi unanimité des citoyens français ?

On semble user à plaisir un peu trop légèrement des mots défaitistes et pacifistes. On donne à ce dernier un sens qu'il n'a jamais eu. Et tous ceux qui désirent sincèrement la paix sont traités de défaitistes.

Comme le disait mon cher ami Raffin-Dugens, vrai patriote et pacifiste, les vrais défaitistes ce sont ceux qui veulent que se perpétuent à jamais les massacres qui ensanglantent la vieille terre d'Europe depuis plus de trois ans.

Les vrais défaitistes, ce sont les profiteurs de la guerre, et Merrheim a raison, qui jette l'anathème sur cette tourbe grouillante de financiers véreux, de capitalistes féroces.

Henri Fabre, le directeur de ce vaillant *Journal du Peuple* qui fait entendre quelques cris de raison au milieu des hurlements d'une meute en délire guerrier, lance un nouveau mot

qui est très expressif. Il traite tous les charognards d'exterministes.

Contre tous ces exterministes, il importe plus que jamais de nous dresser. Le pays, qui a la renommée d'être le plus spirituel du monde, ne doit pas faire faillite sous l'impulsion de quelques déments.

Unissons-nous pour empêcher que des Daudet, des Barrès, des Delahaye jouent aux Egéries ! Ces conseillers sinistres doivent garder leurs jésuiteries pour eux. La France est un pays qui ne se plait que dans la lumière.

Que notre mot d'ordre soit « Sus aux défaitistes ! Sus aux exterministes ! » ce qui revient d'ailleurs au même.

Ne salissons pas plus longtemps ce doux nom de pacifiste, car, messieurs les croyants, je tiens à vous rappeler, moi incrédule, que Jésus a dit dans son beau sermon fait sur la montagfin et que l'on peut trouver au complet dans le chapitre V de Mathieu et les suivants : « Heureux les pacifistes car ils hériteront de la terre ».

Est-ce que les fidèles chrétiens qui s'efforcent de mettre en application les principes contenus dans les évangiles sont, eux aussi, des défaitistes ?

Est-ce que le président Wilson, philosophe et homme d'Etat, avec la nation qu'il représente, sont aussi des défaitistes ?

Est-ce que M. Jules Delahaye demandera la peine de mort pour le pape, chef spirituel de centaines de millions de catholiques, qui a fait entendre à plusieurs reprises des appels pour la paix et qui se prépare à en faire un autre ?

Accordez votre violon, monsieur le réactionnaire, il joue faux !

Fernand MORELLE.

CROQUIS DE PARIS

Dans le tramway.

Une femme grande, carrée, sans grâce, laide, — petits yeux très myopes sous les verres épais du lorgnon, — vient s'asseoir.

Le receveur passe. Elle offre une pièce de cinquante centimes.

« — N'avez pas trois sous ?

« — Non. »

Il grogne : « — C'est malheureux... Si tout le monde agissait ainsi... etc. » Je vous fais grâce du reste, chers lecteurs, qui de vous n'a jamais entendu cet aimable cliché ?

Dix minutes de parcours ; elle descend.

A cette même place, paraît une autre femme. Ah ! par exemple, jolie cette fois : jeune, élégante, pleine de charme ; les cheveux blonds débordant la grande capeline noire, un petit nez amusant, de grands yeux étonnés.

Le receveur continue sa tournée. Comme l'autre, elle tend une pièce de monnaie blanche.

« — Vous n'avez pas trois sous, Madame ? »

Elle paraît chercher dans son sac mignon :

« — Non, vraiment, je ne les ai pas... » réplique-t-elle, accompagnant ces mots de son joli sourire à fossettes.

Le receveur puise dans sa sacoche : « — Allons, petite dame, pour vous j'en trouverai sept... »

Et, de très bonne grâce, il rend la monnaie.

Ah ! pour être receveur dans un tramway, on n'en est pas moins homme, n'est-ce pas ? Et les hommes, — mesdames, chacune de nous le sait, — sont loin d'être parfaits. Celui-ci se trouvait désarmé par l'attrait d'un sourire...

La beauté est un passe-partout, dit-on : quelle vérité... Et comme elle est plus heureuse, celle qui va dans la vie, douée d'un gracieux visage. Comme l'existence de chaque jour, dans ses détails les plus puérils, lui est facilitée... Elle peut-être moins intelligente que sa compagne, elle aura cependant plus de chances de réussite, car l'homme, même le meilleur, le plus honnête et le plus désintéressé subissant, d'instinct, la puissance de la beauté, se fera inconsciemment plus indulgent pour elle. D'ailleurs, elle ne l'ignore pas, et cette assurance n'est pas sans contribuer à son succès.

Mesdames, étudiez donc votre frimousse ; tâchez que le retroussis léger de la lèvre ou l'apparition des dents, si vous les avez petites et blanches, soient délicieux ; composez en un mot le sourire le plus irrésistible, pour qui ?

Pour votre mari, quand il vous arrivera du front passer ses dix jours de bonheur ?...

Pour votre enfant, quand il vous apportera son carnet d'écolier rempli de bonnes notes ?...

Pour vos parents, Mesdemoiselles, quand vous souhaiterez de jolies étrennes ?...

Oh ! que non ; ne le dépensez pas aussi inutilement. Ecoutez mon conseil : gardez-le pour le receveur de tramway, quand vous n'aurez pas trois sous à lui donner.

Jeanne DEUIL-PEROT.

Le Vote des Femmes

L'Union française pour le suffrage des femmes a réuni, lundi dernier, son groupe, au Musée Social, rue Las-Cases, sous la présidence de Mme de Witt-Schulemberger.

M. Berthélemy, professeur à la Faculté de droit de Paris, et M. Flandin, député de l'Yonne, ont parlé des droits politiques de la femme.

M. Berthélemy dit qu'il n'y a pas l'ombre de raison, pour ne pas accorder aux femmes le suffrage intégral. Leur infériorité intellectuelle provient de ce que, dès l'enfance, on développe les facultés du garçon, afin de le préparer à jouer un rôle utile dans la vie sociale, tandis que la fille reçoit une instruction superficielle. Dans la classe rurale, où les deux sexes ont la même éducation, la paysanne est égale, sinon supérieure, au paysan. Moins fruste que son mari, elle a des qualités de finesse et de prévoyance qui en font une utile associée. Le plus souvent, c'est elle qui dirige les travaux agricoles et conseille pour les affaires financières.

Au point de vue moral, la supériorité de la femme est incontestable. En veut-on une preuve ? La proportion des crimes féminins est de 1 sur 20. Le seul argument juste est qu'il n'y a pas de génie, parmi les femmes. Mais le génie est une exception.

Dans les pays où le suffrage féminin est adopté, on n'a eu qu'à se louer de cette réforme. Les femmes rendent des services appréciables, elles introduisent dans la vie publique l'esprit pratique, le sens des réalités, qui les caractérisent ; elles interviennent dans les questions d'hygiène et d'assistance. Dans les pays scandinaves, en Nouvelle-Zélande, en Australie, elles ont lutté contre l'alcoolisme, avec une activité inlassable, et on peut compter sur l'instinct maternel des femmes pour protéger l'enfance et sauver l'existence des petits ; partout où elles votent, la mortalité infantile a diminué ; M. Berthélemy conclut, en déclarant que le moment est opportun pour agir en faveur du suffrage féminin.

M. Flandin, député de l'Yonne, qui est rapporteur de la proposition de loi concernant le suffrage municipal des femmes, prit ensuite la parole et entretint l'auditoire de l'état parlementaire du problème.

En 1906, M. Dussaussoy a déposé un projet de loi tendant à accorder aux femmes l'électorat dans les conseils municipaux et généraux. En 1910, M. Ferdinand Buisson, qui est un partisan chaleureux du suffrage féminin intégral, a compris qu'il fallait obtenir d'abord le suffrage municipal ; son projet de loi concède l'électorat et l'éligibilité aux Françaises âgées de 21 ans.

Cette proposition, enterrée d'abord, a été reprise, mais on

a reculé la limite d'âge jusqu'à 30 ans, estimant qu'une fonction de cette importance exige de l'expérience et de la maturité d'esprit. L'orateur affirme que la Chambre est favorable à cette réforme, et a le désir sincère de la faire aboutir. Mais il estime qu'il faut attendre la fin de la guerre pour résoudre la question, dans la crainte de troubler l'union sacrée.

La séance s'est terminée par une allocution de Mme de Witt-Schulemberger, qui a cité cette phrase du président Wilson, recevant une délégation de femmes de New-York : « La question du suffrage des femmes est une des questions fondamentales. qui exigent une solution. Je parle non seulement au nom d'un grand parti, en soutenant le suffrage des femmes. Je tiens à parler aussi en mon nom personnel, et à dire que le moment me semble venu pour les Etats-Unis de prendre cette détermination. »

Un manifeste

Un comité d'action suffragiste vient de se former. Il nous communique le manifeste suivant :

« Dès la fin des hostilités, de gros problèmes solliciteront l'union de tous les cœurs, de toutes les intelligences, de toutes les volontés.

« Pour régénérer la France, pour réparer les désastres de la guerre, nous aurons le *devoir* de participer directement aux affaires de la nation.

« Comment ?

« En exigeant, pour les prochaines élections, la participation effective, au moyen du *suffrage intégral*, c'est-à-dire du bulletin de vote et de l'éligibilité, par le suffrage vraiment universel, seule base de la Démocratie.

« Les femmes françaises réclament la justice.

« Ne se considérant pas comme inférieures aux femmes des autres pays où celles-ci ont obtenu leurs droits politiques, les féministes unies font parvenir au Parlement français cet ordre du jour, déjà voté par plusieurs assemblées :

« Considérant que la femme collabore, au même titre que « l'homme, au progrès et au développement de l'humanité ;

« Demandent au Parlement de discuter immédiatement la « question du *suffrage intégral des femmes* et de leur donner, « sans délai, l'exercice de tous leurs droits. »

J. RAYMOND.

MENUS FAITS

— M. Léon Bailby a écrit récemment que les Allemands avaient déformé pour leur propagande le Rapport du général Pershing et des neuf officiers spécialistes qui l'accompagnaient en France. C'est bien possible, et ils en sont bien capables ! Mais le directeur de l'Intransigeant *a un moyen rigoureux d'édifier ses lecteurs : c'est de publier le Rapport lui-même, authentique, cette fois, et non déformé. Nous lui signalons qu'il le trouvera, non dans un journal boche, mais dans un officieux des Etats-Unis, le* World, *de New-York, du 25 juillet.*

Des documents, des documents. Tout le reste est du bourrage.

La même réflexion s'applique à nombre d'autres points. Par exemple, quoi donc nous mettrait mieux à même de juger de la violation des conventions de La Haye, par nos ennemis, que de nous donner le texte de ses articles ? ? ?

— Le Temps, *du 28 novembre, écrivait en première page : « Demandons à nos paysans de France, qui sont tous au péril ou à la peine, ce qu'ils pensent de la fainéantise. »*

Excellente initiative. Mais le Temps *pourrait également demander « à nos paysans de France » ce qu'ils pensent du joli travail de Tardieu dans ledit* Temps *pour* préparer *les classes bourgeoises. En voilà un qui n'était pas fainéant !...*

*— Notons, en passant, ce remarquable spécimen de la logique et de la bonne foi des journaux pervertisseurs de l'opinion. L'*Intransigeant *du 24 décembre écrit en première page : « Dès avant-hier, un certain nombre d'amis de M. Caillaux avaient décidé que son discours serait imprimé sous forme de tract à* 200.000 *exemplaires... Ce sont les mêmes hommes qui nous demandent de garder une stricte neutralité. Il faudrait s'entendre ! La plus grande réserve, en effet, s'imposerait si la justice seule connaissait de l'affaire. Mais qu'est-ce que cette campagne politique qui s'ingénie à troubler le pays ?... Si les amis de M. Caillaux veulent à tout prix soulever un mouvement en faveur de leur client... etc. »*

Ce journaliste perd tout à fait de vue que l'initiative des amis de M. Caillaux n'est qu'une pâle riposte. En effet, quelques jours avant, la demande en autorisation de poursuites était un vrai réquisitoire, à ce point que la Ligue des Droits de l'Homme crût devoir le faire remarquer. Pour une fois elle se souvint de l'article 13 de l'immortelle Déclaration : « Tout homme est présumé innocent jusqu'à ce qu'il ait été déclaré coupable. »

Mais, surtout, il y avait eu, le 20 décembre, une phénoménale indiscrétion : *le* Matin *et le* Journal *avaient pu donner la partie de la déposition de M. Clemenceau devant la commission des onze, qui est nettement accusatrice. Or, le* Matin *et le* Journal, *cela fait plus de* 200.000 *exemplaires ! Si vous y joignez tous les journaux réactionnaires, tels l'*Intransigeant *du soir même, qui se sont empressés de reproduire cette accusation gouvernementale, vous arriverez à un total d'une dizaine de millions d'exemplaires en vue de truquer préalablement l'opinion.*

Résumons : 1° Ce ne sont pas les amis de M. Caillaux qui ont commencé à « soulever un mouvement, etc. ». — 2° Leur riposte (si tant est qu'elle ait lieu !) apparait comme bien faible devant toutes les forces de réaction qui se sentent soutenues par le gouvernement.

— Plusieurs socialistes sont singuliers, tel M. Mayéras. Ils reprochent à M. Caillaux de ne pas avoir parlé, en quoi ils ont raison. Mais... et eux ? — « La censure nous interdirait de dire d'autres choses plus importantes. Qu'importe ! (Ce qu'importe *est énorme !) Elles seront dites ailleurs et autrement. Il le faut. Et c'est fatal. » (Mayéras, la* Vérité, *15 décembre.)*

Si j'étais député, moi, je vous assure qu'il n'y aurait pas de censure pour m'empêcher de dire les choses importantes.

Retenons ces députés qui s'objurguent en vain de parler ; et cela nous rappelle la scène II du premier acte de l'Ecole des Femmes, *qu'il faut transcrire ici :*

ALAIN. — *Georgette !*

— GEORGETTE. — *Eh bien ?*

— ALAIN. — *Ouvre là-bas.*

— GEORGETTE. — *Vas-y, toi.*

— ALAIN. — *Vas-y, toi... etc.*

*— L'exemple de l'*Œuvre *fait école. Voilà plusieurs journaux qui transforment leur manchette en trottoir à citations aguichantes. C'est ainsi que, dans certaines petites rues de province, à l'heure du crépuscule, lorsqu'une de ces dames se met sur le seuil, les dames des maisons voisines tiennent à devoir d'en faire autant...*

ERM.

AUX ABONNEES, AUX LECTRICES

Nous nous empressons de remercier toutes celles et tous ceux qui, ont bien voulu, dès le premier jour, nous encourager dans l'œuvre que nous avons à tâche de mener à bien.

Nous ne cesserons de dire que répandre le journal, c'est le faire vivre, et par des abonnements et par des souscriptions.

UN CAS DE PSYCHOSE LITTÉRAIRE

(*Les saisons de la Mort par Aurel*)

Mme Aurel est certes celle de nos modernes « authoress » qui réunit le plus de défauts constitutifs de cette profession, noble pourtant, de femme de lettres, qu'illustrèrent, dans l'histoire de la littérature française tant de noms désormais célèbres.

Joignant l'hystérie à un culte du moi auprès duquel n'est rien la morgue insolente de cet académicien esthète qui cultiva naguère le provençal *Jardin de Bérénice*, elle semble s'arroger l'exclusif privilège d'émettre, sous forme de dogmes, des idées qui, pour n'offrir même pas un semblant de personnalité, n'en sont pas moins exprimées avec cette assurance dont seul un esprit faible et peu rompu au maniement des abstractions est sans doute capable.

Aurel est de ceux qui braillent depuis l'époque, lointaine déjà, où la France fut tirée de son « mi-séculaire sommeil » par les retraites militaires de M. Millerand et les discours de M. Barrès, — qu'ils sont Français et qu'ils défendront l'intégrité spirituelle de la patrie contre toute incursion étrangère, et prétendent, parce qu'lis viennent de se découvrir Français. détenir le monopole du vrai patriotisme, comme ces nouveaux convertis qui, sous les auspices de l'*Action Française*, furent touchés par la grâce et enseignent maintenant la seule manière vraie d'interpréter la doctrine de l'Eglise aux Catholiques de vieille souche !

Aurel, quand elle s'érige en défenseur du Foyer, de la Famille, de la Patrie française et qu'elle exalte les vertus domestiques en un style de Bulletin Paroissial, qu'agrémentent, par endroits, des néologismes douteux, n'est peut-être pas aussi loin qu'elle le pense de l'idéal officiel allemand de la femme-mère-épouse, dont cette significative devise « Kirche, Kinder,, Küche » (église, enfants, cuisine). règle les devoirs et détermine le champ d'action. Mystique pourtant, mais d'un mysticisme en pantoufles, accommode au goût du jour, elle est tantôt impassible, tantôt vibrante et passe volontiers d'un extrême à l'autre.

Les qualités de clarté et d'harmonie qui sont, aux dires d'aucuns, les marques certaines du Génie Latin, lui font entièrement défaut .

Aurel ne parle qu'au superlatif. Et qu'elle est donc complexe!

Le vocabulaire auquel elle emprunte ces « fleurs de rhétorique » est vulgaire en même temps que vieillot.

A quelle source cette emphatique vestale peut-elle bien puiser son parler où des symboles du temps de « La Dame à la Faulx » coudoient des métaphores bibliques arrangées au gré des prédicateurs mondains et heurtent des épithètes dignes de la Bibliothèque Rose.

La confusion semble régner en souveraine maîtresse dans cet esprit qui offre un spectacle singulièrement chaotique.

La vaine recherche des attitudes morales, l'effort réel en vue d'une organisation de la sensibilité, la tendance fâcheuse de présenter sous un jour artificiel les sentiments mêmes les plus simples et ce désir de procéder par voie de définitions lorsqu'il s'agit de traduire les phases successives d'une crise, sont les traits les plus saillants de la manière où se complait Mme Aurel, réputée de beauté quasi-marmoréenne.

Bourgeoise jusqu'à la moëlle des os, suffisante, prétentieuse et impudique dans cet étalage constant qu'elle fait de son intimité, Aurel, encore qu'elle s'essaye à discipliner ses paroxysmes en usant d'une langue qui veut paraître synthétique et n'est que figée, commet, toutes les fois qu'elle s'ingénie à offrir la juste mesure d'elle-même, des fautes de goût grossières.

Célèbre-t-elle sa monacale ascèce (*sic*), déplore-t-elle la mort de sa mère ou celle de Jean Dolent, invective-t-elle ces mâles barbares qui ne sauraient la comprendre, sa voix sonne faux toujours !

Pas un accent d'émotion vraie, de douleur sincère, de souffrance profonde, ne jaillit de ces « Saisons de la Mort », inaptes à traduire, malgré l'appareil « suprêmement » ambigu du style, ce qu'un simple cri du cœur exprimerait si aisément.

Waldemar GEORGE.

La Voix des Autres

Le *Tourbillon* qui emporte dans le domaine des lettres et des arts. Marcel Berger, Charles Vogel, E.-M. Goubert, Georges Turpin, M.-C. Poinsot, ne parait guère ébranler la jeune personne sans grâce que dessina sur la couverture le peintre Alder. (Administration, 11, rue Martel, Paris.)

La *Vache Enragée* n'est pas crevée... Notre excellent confrère Maurice Hallé l'avait mise au vert. Il nous la ramène sur la Butte, encore malade, semble-t-il, mais, nous l'espérons, en bonne voie de guérison.

Son n° 8 nous offre la « gueule » de Jean Valès par H.-P. Gassier. En première page, un article mordant de Bernard Lecache, inspiré par cette femme de lettres qui, une fois par semaine, réveille, pour son plus grand profit, les poètes « morts au front ». et que l'on a surnommée assez justement « La Mère-Lachaise ». (Administration, 11, rue Girardon, Paris.)

Les *Glaneurs*, sous l'habile direction d'Albin, progressent lentement mais sûrement. Dans le numéro de décembre, signalons un article de J.-L. Delvy sur Marcelin Berthelot, et des « Pensées Vagabondes » d'Albin. (Administration,4, rue Chaumois, à Lyon.)

Midi-Revue nous annonce qu'elle fusionne avec les *Tablettes* à partir de ce mois. Les lecteurs ne pourront que gagner à cette combinaison car si les *Tablettes* sont assez inégales, on y trouve cependant de bonnes choses. Dans le dernier numéro, par exemple, à côté de poèmes d'une banalité déconcertante signés par Jean Dog. Princesse Bruyère, on lit une excellente étude de A.-M. Gossez sur les poètes Bourgerie et Marcel Lebarbier.

Nous retrouverons bientôt ces trois derniers écrivains dans les *Pionniers de Normandie*, une nouvelle revue qui paraîtra à Agon (Manche) et qui groupe déjà parmi ses collaborateurs. outre les sus-nommés, Philéas Lebesgue. P.-N. Roinard, Banville d'Hostel, Georges Vidalenc, etc.

Dans une très longue étude qu'il publie dans sa *Basoche*, M. Henri Cliquennois qualifie l'insupportable cabotin Sacha Guitry de « Musset xxe siècle, plus gai que celui du xixe ». M. Cliquennois exagère.

LE LARYNGOLOGISTE.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la suite de notre intéressant feuilleton : « Un Drôle de Quartier », par Ermenonville.

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD.

Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris